

Souffrance féminine (part 3)

Introduction

Nous allons essayer de conclure provisoirement sur ce thème de la souffrance féminine que j'ai pris le risque d'aborder. Cette question est trop large pour l'étudier entièrement. Mais ce qui est important, c'est de placer cette grande question sous la bénédiction de la Mère de Dieu, sous l'icône de la Mère de Dieu, sous l'éclairage du mystère de la maternité divine.

Souffrance féminine

On ne peut pas comprendre ce qu'est la place de la femme dans l'Eglise, ce qu'est le ministère de la femme chrétienne, ce qu'est la prêtrise, le sacerdoce de la femme baptisée, en dehors du mystère de la Mère de Dieu confessé de façon dogmatique juste.

Ceci exclut totalement une présentation de la Mère de Dieu où on ne verrait en elle que la Vierge, que Marie. C'est essentiellement par rapport au mystère de la maternité, c'est à dire tel que le dogme orthodoxe la vénère. C'est une question un peu litigieuse entre chrétiens.

Il est bien de savoir que la vénération de la Mère de Dieu s'adresse à elle essentiellement en tant qu'elle est l'icône de la maternité divine. C'est cela qu'il faut avoir devant l'esprit contemplatif. Pour introduire cela, je voudrais lire un petit texte de mère Marie Skobtskov (Messenger orthodoxe - 1989). Elle souligne le lien entre la Mère de Dieu et la souffrance, cette passion propre à Marie, Mère de Dieu, qui est participation à la Passion du Christ

"Une autre image encore est particulièrement chère à la conscience orthodoxe : à l'image de la Mère qui se tenait au pied du gibet de son Fils crucifié, l'image de celle à qui il fut dit: un glaive te transpercera l'âme. Cette image symbolise pleinement la juste attitude envers le prochain. Dans le crucifié, la Mère voyait à la fois Dieu et Son Fils, et à nous aussi **elle nous enseigne à voir, dans chacun de nos frères selon la chair du Fils de l'homme, à la fois Dieu, c'est à dire Son image, et un fils qui nous est donné en adoption pour que nous l'aimions de compassion, pour que nous participions à ses souffrances et prenions sur nous ses péchés.**

La Mère de Dieu reste jusqu'à aujourd'hui même transpercée par la Croix de son Fils qui devient pour elle un glaive à deux tranchants, et par les glaives de toutes nos croix, les croix de toute la divino-humanité. En contemplant son intercession qui couvre le monde pour tous les péchés et toutes les misères des hommes, nous trouvons la voie sûre et véridique, **l'exigence de laisser les croix de nos frères percer notre cœur.** Ainsi le commandement du Fils de Dieu maintes fois répété dans l'Evangile et scellé par l'exploit de toute Sa vie terrestre coïncide avec la voie de la Mère de Dieu qui se révèle à nous depuis le jour de l'Annonciation, depuis la station tragique au pied de la Croix, à travers tous les siècles du cheminement de l'Eglise".

Mère Marie souligne un élargissement du mystère de la Mère de Dieu, à la fois souffrance et glorifiée, élargissement dans le mystère de la compassion. Cette compassion s'enracine non seulement dans la présence au pied de la Croix du Christ, mais essentiellement dans le mystère de l'Annonciation. C'est dans l'Annonciation, quand la Mère de Dieu dit "Oui" (elle dit oui à tout), qu'elle dit "Oui" à la Croix. Paul Edvokimov, dans le livre "La femme est le salut du monde" insiste là-dessus, il dit que le fiat, **le "oui" à la Croix, est le chemin de la déification**. Il en déduit le sens de la féminité baptisée et particulièrement de la souffrance féminine baptisée. C'est un "Oui" à la Croix qui ouvre la personne à l'acquisition de l'Esprit Saint, à la compassion pour le monde.

Nous avons vu l'attitude de l'Eglise par rapport à la souffrance de l'échec de la grossesse, volontaire ou involontaire, en particulier dans cette prière pour le pardon, pour la purification. Nous allons finir la lecture de cette prière. **Nous voyons comment l'Eglise essaie de prendre en charge cette souffrance qui est en fait la souillure de la mort, volontairement ou involontairement, et de la métamorphoser en souffrance du Christ, par le pardon**. De là, nous allons vers une révélation de ce mystère de la maternité.

Le Christ a fait, par l'incarnation, de la maternité un sacrement. Ce qui est, en dehors de l'Eglise, quelque chose de biologique, psychique, devient par le baptême un sacrement. C'est le sacrement de la maternité. La virginité, qui est la stérilité volontaire, choisie, est également, par l'Eglise, sacrement. C'est la transformation en mystère de salut, en voie de vie éternelle, des choses qui en dehors de l'Eglise seraient soit des impasses définitives, des échecs, soit purement liées à un ordre cosmique. C'est là que l'on voit que le baptême et la Pâque sauvent non seulement l'humanité, mais le cosmos. La vie féminine est très liée au cosmos, par le rythme de son corps, par la complexité extraordinaire de son organisme. **Si la femme est sauvée, c'est aussi le monde qui est sauvé, la terre**, le monde dans sa dimension cosmique.

Voici la fin de cette prière dite par l'Eglise pour cette femme qui est aussi l'Eglise - c'est l'Eglise qui prie pour l'Eglise. L'Eglise accueille quelqu'un qui a la foi dans le Christ. C'est l'Eglise qui ecclésialise ses propres membres. C'est toujours quelque part un prolongement du baptême.

"Oui, Seigneur, garde-là de la maladie et de l'affaiblissement....."

On pense que cette mort qu'est l'avortement volontaire ou non est liée à la maladie, au péché qui est lui-même maladie.

"purifie-la de la souillure corporelle et des divers maux intérieurs qui l'éprouvent".

Cela fait allusion aussi à la souffrance de l'âme, à la souillure de l'âme, l'angoisse, la déception - même dans un avortement "volontaire" qui est une blessure spirituelle exceptionnelle.

"Et par Ta miséricorde, amène-la au rétablissement de son pauvre corps".

La prière emprunte un ton de compassion très doux. Autant il y a un mystère de maternité sur lequel je voudrais venir, autant il y a aussi une manifestation de la vraie paternité dans l'Eglise, qui est très

douce, chaleureuse et consolante. Elle doit se sentir dans les paroles, dans le ton pris par l'Eglise pour dire ces prières, un ton de compassion.

"relève-la de cette couche sur laquelle elle gît car nous sommes conçus dans l'erreur et le péché, et à Tes yeux Seigneur, nous sommes tous souillés".

L'Eglise qui prie pour un de ses membres, prie aussi pour elle-même, elle prend sur elle-même cette souillure et ce péché. On n'est pas là pour juger, exterminer ou exclure quelqu'un, mais on est là pour partager le péché. Le péché partagé n'est plus péché. L'enfer partagé n'est plus enfer. Le péché est essentiellement isolement, séparation. Qui dit compassion, dit rupture de toute séparation, fussent-elles dues au péché lui-même. Dire "nous sommes tous souillés" c'est aussi une des formes de la compassion. On ne peut pas espérer que la femme acquière ce charisme de la compassion, qu'elle devienne la toute-compatissante, si elle n'est pas l'objet, dans les plus grands moments de souffrance de sa vie, elle-même d'une compassion de la part de l'Eglise.

"Nous crions avec crainte et nous te disons: regarde du haut du ciel et vois notre impuissance de condamnés"

"Nous": le prêtre ou l'évêque chargé de dire cette prière au nom de l'Eglise parle au nom de l'Eglise. Au nom de l'Eglise, il reconnaît devant Dieu l'impuissance de l'être humain, même baptisé, même chrismé, l'impuissance devant la mort, le péché, l'impuissance de l'échec, les défaites.

Le père Sophrony dit que **c'est dans la défaite que l'homme trouve le Christ Sauveur**. Le fait que l'Eglise prenne en charge la défaite affective, biologique, conjugale, la défaite féminine que peut constituer un avortement (avorter = échouer), c'est aussi un rendez-vous avec le Christ. C'est typique de l'attitude chrétienne: si on prend en charge l'échec, c'est aussi parce que l'on sait que l'on a rendez-vous avec le Christ. **On a rendez-vous avec la force de Dieu dans la faiblesse.**

On ne fait pas dans le "misérabilisme"...il y a une manière de rencontrer Dieu là où Il est, là où il nous fixe rendez-vous, dans des choses extrêmement réelles - il n'y a rien de plus réel que la mort et la défaite. C'est très opposé à l'orgueil, à des prétentions où l'on pense que l'on va trouver Dieu quand on sera digne, pur,...ce n'est pas vrai: on trouve Dieu quand on a tout raté. C'est à ce moment là qu'Il apparaît comme Sauveur, Celui guérit, qui pardonne. C'est central.

C'est l'articulation du mystère de Pâque. La femme humiliée dont nous parlons ici, c'est l'ouverture à la Pâque.

"Pardonne à Ta servante que voici"

L'Eglise se présente devant Dieu comme avocat, comme plaidant pour quelqu'un. Il s'agit du pardon, et on n'a pas d'excuse. Je ne connais pas de prière chrétienne qui demande à Dieu d'excuser quoi que ce soit. C'est absolument antichrétien. Le christianisme, c'est le domaine de la responsabilité. N'être humain est responsable, considéré comme adulte, comme un être digne. On n'excuse pas quelqu'un que l'on considère comme digne. **Inexcusable, il est pardonnable.**

"Elle est tombée dans le meurtre et, volontairement ou involontairement, a avorté ce qui était conçu en elle. Pardonne à tous ceux qui ont été près d'elle et qui l'ont touchée, pardonne selon Ta grande pitié".

Il y a ici quelque chose de très important :: la dimension ecclésiale du péché, ou plutôt l'ecclésiatisation du péché, de la mort et de l'échec. On va sortir la personne de son isolement. Le drame de l'avortement dans la société, c'est la solitude: la gamine au lycée qui avorte dans les toilettes, c'est une chose effrayante. Il ne s'agit même pas de solitude, qui est une grande chose, mais d'un isolement infernal quotidien: les gens qui se piquent dans les toilettes des gares, les bébés dans les poubelles...L'Eglise, c'est le contraire de cela.

L'Eglise t'accueille et fait que ce qui t'isole devient au contraire quelque chose qui va te rassembler à tous. Ta chute, ton péché, concerne tout le monde. "Pardonne à tous ceux qui ont été près d'elle et qui l'ont touchée". Cette souillure de la mort concerne tout le monde. On devient un être d'Eglise quand on se sent concerné par tout. Celui qui n'a pas le sens de l'Eglise est Pilate. Il est l'anti-Eglise, celui qui dit que cela ne le concerne pas - je n'étais pas là, je suis Romain et pas Juif.

L'être ecclésial, au contraire, se sent concerné par tout, même par les choses qu'il n'a pas faites. On pourrait dire: je ne suis pas une femme, mais cela me concerne quand même. L'être ecclésial ne dit jamais qu'une chose ne le concernera pas. Le poète Horace disait dans l'Antiquité: Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. C'est une parole admirable, c'est déjà une parole chrétienne. Mais il ne savait pas ce qu'il disait. Le Christ sait ce qu'il dit quand il dit cela. Rien de ce qui est humain n'est étranger au Christ ou à quelqu'un qui est greffé sur le Christ. Pas pour des raisons sentimentales, mais pour des raisons ontologiques: **L'Eglise est le lieu où tout ce qui est humain est intégré par l'Incarnation.**

Si tu as une conscience ecclésiale, tu as conscience que rien de ce qui est humain ne peut t'être étranger. Rien n'est étranger au Christ. Rien n'est étranger au Corps du Christ. On entre ainsi dans le mystère de la compassion, qui n'est pas une chose sentimentale mais qui est une grâce charismatique de l'Esprit Saint donnée dans un contexte ontologique: l'ontologie de l'humanité qui est en Christ Dieu. Ainsi nous disons: pardonne à Ta servante et pardonne-nous. Le prêtre dans la confession écoute et demande pardon pour lui-même, autant que pour la personne.

Dans la conception orthodoxe de la confession, le prêtre se présente devant Dieu avec le pénitent comme étant lui-même pécheur, et intercédant non seulement pour la personne mais pour lui-même.

"Etant un Dieu bon et ami des hommes, aie pitié d'elle et pardonne-lui, car Toi seul a le pouvoir de remettre les péchés et les iniquités, par les prières de Ta Mère très pure et de tous les saints, parce qu'à Toi appartiennent toute gloire, honneur et adoration, Père Fils et Saint Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

Ce cas de l'avortement est peut-être l'un des cas les plus éloquents et plus importants. Nous sommes dans un pays où l'on a paradoxalement légalisé l'avortement. Cela pèse assez lourdement sur nos épaules. Il est difficile d'assumer d'être citoyen d'un pays où l'on légalise ce genre de choses. Nous

avons dans l'Eglise autre chose à dire et à poser, au-delà de la légalisation, au-delà de la position juridique. C'est essentiellement une position sacramentelle qui permet à la femme d'entrer avec sa souffrance et son péché et de devenir témoin de la miséricorde de Dieu. Celui ou celle qui devient témoin de la miséricorde de Dieu devient membre de cette prêtrise du Christ. **C'est cela la prêtrise du Christ : témoigner de la miséricorde de Dieu.**

Cela ne s'apprend pas dans les livres, mais dans l'expérience. La femme est celle qui vit les choses le plus fort physiquement, organiquement. C'est pourquoi elle a un accès privilégié au mystère du Royaume de Dieu: parce que cela passe par sa chair d'une manière aigue, souvent beaucoup plus aigue que pour l'homme. Il y a des choses qui nous échappent, à nous hommes, parce qu'elles ne passent pas par notre chair. Les hommes sont souvent à côté de certaines réalités parce que nous n'avons pas saigné pour ces réalités spirituelles.

C'est aussi le problème de l'ordination dans l'Eglise. La femme n'a pas besoin de l'ordination d'une certaine façon, l'ordination du baptême lui suffit largement. Pour l'homme, il faut une ordination particulière. C'est une piste pour comprendre la spécificité des ministères dans l'Eglise.

Derrière tout cela, il y a le ministère de l'assemblée dont la femme est l'icône par excellence. **La Mère de Dieu n'est pas l'icône du sacerdoce pastoral, elle ne doit pas être identifiée aux Apôtres. Elle est l'icône du ministère de l'assemblée, l'image par excellence, la référence par excellence de la prêtrise de l'assemblée, de la prêtrise baptismale.**

Autre exemple, il y a tout ce qui touche d'une manière générale le mystère du sang. La femme est vraiment placée sous le signe du sang; elle l'est même par la Bible chronologiquement avant l'homme - à l'homme le labeur, à la femme la douleur, dans les deux formes du "chagrin", malédiction/bénédiction, données par Dieu dans la Genèse. ce qui touche le sang est lié au mystère de la maternité elle-même. On trouve deux voies en Marie: la stérilité volontaire qui est la virginité sacramentelle, et la souffrance volontaire qui est la maternité sacramentelle. Toute femme qui conçoit sait qu'elle va à la souffrance volontaire, et ceci de deux façons.

La femme sait, et les prières de l'Eglise vont dans ce sens, qu'elle va vers l'expérience de la souffrance physique, et vers l'expérience de la souffrance morale. Elle sait qu'elle va vers l'expérience d'une maternité corporelle, donc de souffrances liées à la maternité corporelle, et elle sait qu'elle va vers des souffrances liées à la maternité spirituelle.

Elle va vers le baptême du sang et vers le baptême des larmes. **La Mère de Dieu n'a pas connu les souffrances de la maternité corporelle, mais elle a connu, elle connaît d'une manière permanente (c'est sa Pâque permanente) les souffrances liées à la maternité spirituelle.**

L'Eglise prend en charge cette maternité, dans divers offices comme l'office de la bénédiction de la conception. C'est bien sûr une manière de désigner que l'embryon est un être total - cela corrobore ce que l'on disait de l'avortement - mais aussi cette bénédiction est faite pour la femme. Elle désigne la femme comme quelqu'un qui est béni, chez qui la maternité et la souffrance qui vient, la souffrance

physique pratiquement inéluctable, va être une bénédiction. **L'Eglise est là pour transformer en bénédiction ce qui était bénédiction.** C'est une des choses les plus impressionnantes dans ces rites tout simple de l'Eglise, comme la bénédiction de la ceinture. Cela ne concerne pas uniquement madame X, mais madame X est l'Eglise. C'est un immense événement prophétique qui se passe, quand l'évêque ou le prêtre demande au couple devant l'icône de la Mère de Dieu et dit ces prières dans lesquelles on lit un texte du prophète Isaïe, dans lequel il est question des "Cieux Nouveaux" et de la "Terre promise".

La grossesse qui est déjà commencée et qui est bénie, la souffrance physique qui est bénédiction et non malédiction, prépare un monde futur. La grossesse devient, par l'Eglise, par le sacrement de l'Eglise, le sacrement de la grossesse, de la fécondité et de la maternité, devient signe du monde futur. Elle devient icône de l'attente eschatologique de l'humanité, icône de la patience de l'humanité, icône de l'attente du monde futur. C'est une très grande chose. C'est pourquoi on encense une femme enceinte. On devrait se prosterner devant les femmes enceintes - non pas pour des motifs sentimentaux, mais parce qu'il y a une certaine beauté originelle: cela rejoint des choses très profondes dans l'humanité, quelque chose de presque primitif chez nous, une admiration de la fécondité naturelle.

Mais dans l'Eglise cela va beaucoup plus loin. Quand on encense la femme enceinte, on encense en elle le monde futur, l'icône du monde futur, et on pense à cette icône de la Mère de Dieu, la Vierge au Signe: on voit la Mère de Dieu enceinte, avec en elle le Verbe. **La femme porte dans ses entrailles l'humanité souffrante et glorifiée. Elle porte en elle quelqu'un qui sera baptisé. Elle porte en elle le futur saint.** Elle porte en elle un futur chrétien ou une future chrétienne. Elle porte en elle l'humanité nouvelle. Mais elle porte aussi en elle, d'où les aspects de purification dans les prières, un être mortel: un être qui mourra, qui souffrira, qui sera malade. C'est très difficile d'être une femme. Etre un homme c'est moins complexe. Elle porte en elle un être mortel et sauvé, un être qui passera par la Croix et qui sera glorifié. **Saura-t-elle en faire un saint ? Si Oui, marie-toi, sinon, non !**

C'est le but de l'Eglise: promouvoir dans le monde une humanité nouvelle. Si c'est pour faire des êtres humains comme les autres, laissons faire les autres. Le sacrement de la grossesse, la grossesse baptisée, c'est la mise au monde d'une humanité nouvelle, une humanité sainte, une race nouvelle.

Derrière cela, il y a aussi la question de la maternité spirituelle, qui est infiniment plus douloureuse pour une femme, pour le père comme pour la mère - pour la mère c'est quelque chose de très fort: un accouchement quotidien, un renoncement quotidien. Accoucher, c'est mourir. Accoucher tous les jours, c'est mourir tous les jours, devenir celle que l'on quitte, que l'on laisse, que l'on abandonne, dont on s'éloigne, celle dont se sépare, qui dit oui à cette séparation.

La plus grande ascèse pour la femme, c'est de dire "oui" - pas tellement dans l'accouchement physique qui quelque fois se passe, même avec douleur, dans une espèce d'action très forte, où la femme est emportée dans un mouvement biologique qui la dépasse, qui la transporte aussi. L'accouchement quotidien, c'est à dire tous les jours "oui" à ce renoncement. Dire "oui", je veux bien

disparaître pour que toi tu existes. C'est pourquoi il y a un office très important dans l'Eglise: l'office de la présentation au temple. C'est un des offices dans lesquels est manifesté de manière très claire ce qu'est la maternité spirituelle, non seulement des parents, mais particulièrement de la femme. Il est plus difficile pour la femme de pratiquer cette ascèse-là que pour l'homme.

Pour l'homme, l'enfant est déjà loin de lui. Il ne l'a pas porté dans ses entrailles. On lui dit: c'est ton enfant. Même maintenant, des hommes ont assisté à l'accouchement, cela leur donne le sentiment d'être plus proche de leur enfant, mais il y a très loin pour l'homme entre l'acte de conception et la naissance de l'enfant. On le persuade que c'est son enfant, mais ce n'est pas du tout évident pour l'homme, alors que pour la femme, c'est évident.

Et pour la femme, ce sera beaucoup plus dur, c'est vraiment un renoncement, une croix, une ascèse, une abnégation, donc la manifestation de l'amour véritable, que de dire "oui" tous les jours à cette autonomie de l'enfant: dire oui tous les jours à cette mise au monde de l'enfant, à la séparation de l'enfant. Il y a un renoncement à soi. Dire "oui" aussi éventuellement à la maladie de l'enfant. Etre devant un être qui part, un enfant qui mourra un jour, proche ou lointain, c'est aussi dire "oui" à la liberté de cet enfant, dire "oui" au chemin auquel Dieu appelle cet enfant - je n'emploie pas le mot destin qui est absolument antichrétien - mais je prononcerai le mot vocation, d'appel personnel.

En tant que parent ou mère, le fait de pouvoir dire oui à un enfant qui part, à un enfant qui est entrain de s'endormir dans la mort, cela paraît être un sacrifice suprême, la croix suprême, mais c'est aussi un acte d'amour suprême: il y a un acte de foi en Dieu, un acte de foi dans la liberté de la personne qui part. Il y a aussi une manière de mettre au monde à la vie éternelle, de bénir son enfant qui part. Cela nous dépasse complètement. C'est pour cela que l'on prie pour les parents, pour les enfants... On prie les uns pour les autres, que l'Esprit Saint vienne et donne non seulement à l'enfant d'être lui-même, de "haïr" ses parents, c'est à dire de considérer ses parents comme morts (être adulte, c'est considérer ses parents comme morts), même si on les aime et si on les honore; mais qu'il donne aussi à ses parents ce charisme de dire oui à l'enfant qui part. Pas seulement de dire oui à Dieu, de dire que Ta volonté soit faite, mais cette abnégation, cet acte de foi, cet acte d'amour dans la liberté de ceux que l'on aime. Bénir celui qui part.

Il y a beaucoup d'autres aspects de la souffrance féminine qui sont liées à l'incompréhension de l'homme. **C'est une faute de parler de la femme ou de l'homme en dehors du couple, c'est une hérésie: Dieu n'a pas créé l'homme et la femme séparément mais il a créé le couple au Paradis. Le couple est une réalité paradisiaque.** Nous savons aussi que le couple est une réalité déchue. L'incommunicabilité, la guerre, la haine, l'indifférence, l'ignorance réciproque, c'est quelque chose d'assez effrayant, qui marque la civilisation universelle. Nous voyons ce qu'est la souffrance et des hommes et des femmes, cette incommunicabilité. C'est le mythe de Sodome et Gomorrhe. C'est aussi la question de l'homosexualité, question extrêmement importante qui a un contenu théologique extrêmement important.

Etre incomprise par l'homme, être incompris par la femme, c'est vraiment la faille adamique, de la fissure anthropologique fondamentale. Là aussi on a besoin de l'Eglise. C'est dans l'Eglise que

L'on vient apporter cette fissure anthropologique, qui n'est pas originelle mais qui est liée à la chute. On vient à l'Eglise pour être réconcilié. Le sacrement du mariage est une grande chose : c'est le moment où le Christ vient réconcilier Adam et Eve. Il vient obtenir pour la femme le pardon de la part de l'homme, et pour l'homme le pardon de la part de la femme, ce pardon de toujours. Il vient et dit à Eve : pardonne à Adam; et à Adam: pardonne à Eve. Il le dit pour chaque couple, pour chaque mariage. **Ce pardon met un pansement sur l'incommunicabilité.** Je ne dis pas que cela ne va pas revenir, qu'un couple ne soit pas une réalité persécutée - il est une réalité terriblement persécutée de notre temps comme des autres.

Nous avons besoin de l'Eglise pour retrouver cette réconciliation, pour retrouver le sacrement du mariage, le prêtre qui nous a mariés, le pardon, la solution, la réconciliation...Il y a toute une vie de couple. Le sacrement du mariage est ce qui transforme cette malédiction de l'incommunicabilité entre homme et femme en bénédiction de la découverte réciproque, bénédiction de la complémentarité, bénédiction de l'altérité. C'est une bénédiction d'être autre. **C'est là que l'homosexualité est malédiction: elle ne comprend pas d'altérité.** C'est une grande souffrance. Si on peut prier, consoler, mettre un pansement...L'Eglise est là pour panser les blessures, et non pour gratter les plaies.

J'aurais voulu parler de cela, et aussi de ce qui dans le mariage est réconciliation par ce sacrifice qui est demandé à l'homme dans l'épître aux Ephésiens : il lui est demandé de s'immoler. Et en face de ce sacrifice tout-a-fait pascal qui est demandé à l'homme-Christ, il est demandé à l'épouse-Eglise la soumission amoureuse. C'est dans la découverte de ce sacrifice christologique et de la soumission amoureuse que l'homme et la femme dépassent leur guerre - la guerre et la haine des sexes.

Et la femme, dans l'Eglise, découvrant cette prêtrise qui est la sienne à la suite de la Mère de Dieu, s'affranchit de cette disqualification ancestrale, de la honte d'être femme. L'Eglise te libère de cela, elle te qualifie.

L'Eglise est le lieu où l'on dit: tu es bénie entre toutes les femmes. C'est énorme. On ne peut pas dire que le christianisme n'est pas révolutionnaire ! **le christianisme est profondément subversif. Il renverse tout, il remet les choses sur leurs pieds. Bénie sois-tu car tu es une femme.** C'est la bénédiction du féminin. L'Eglise bénit le féminin. C'est sa vocation. L'Eglise sans tâche et sans ride. Les chrétiens, peut-être nous aussi les prêtres, avons plein de péchés à nous faire pardonner dans ce domaine-là, ce que nous n'avons pas même compris, ce que les chrétiens n'ont pas encore compris dans le mystère de l'Incarnation, de la Mère de Dieu....

Mais l'Eglise est ce qu'elle est, la révélation concernant le Christ, la Mère de Dieu, le statut nouveau de l'humanité, c'est dans l'Eglise.

Père Marc Antoine Costa de Beauregard

(Sources : "Patristique - Patrologie III - Souffrance et obéissance selon les Pères des premiers siècles à nos jours" - cours 22 – pages 78/87 - Institut orthodoxe Français de Paris – Saint Denys l'Aréopagite – Père Marc Antoine Costa de Beauregard — Année 1990)